

Jean-Marc Sourdillon, *Aller vers*, éditions Gallimard.

En lisant *Aller vers* de Jean-Marc Sourdillon, je songeais à ces mots d'Arthur Rimbaud : « c'est la mer allée / Avec le soleil ». Et pourtant ce n'est pas d'éternité que nous parle ce livre, mais de présence, d'une présence « pareille à un oiseau que ses ailes déchirent ». On comprend que cet oiseau-là n'est pas fait pour l'envol mais pour un chant qui monte dans les broussailles, pour une présence terrestre...

Qui s'en va ici ? Quel est cet « aller vers » qui donne son titre à ce livre de poèmes ? C'est le bond libre d'un animal sauvage dans la pénombre, ou le pas du marcheur qui l'a surpris ; c'est l'aujourd'hui, et c'est aussi bien le vers lui-même, et en lui la voix d'encre qui cherche la chair et qui appelle, la voix tendue sur le fil même des vers, en direction d'un visage, d'un corps, d'un sens, d'un être, d'une femme aux épaules nues qui porte un nom de rivière, la Seine toute proche, ou encore de ce grand autre lointain qui pourrait être Dieu si l'on n'avait perdu la trace de l'ange. N'est-ce pas toujours en cet autre inconnu qu'il faut aller boire et découvrir sa propre vie en dépit de la distance et de l'éloignement ? De sorte qu'ici le chant du poème devient « la forme de la distance », la danse même de la pensée, et le *mouvement vers* du sujet. Alors ne cherchez pas à mettre à tout prix un nom sur la destination ou le destinataire : « tu » reste pour toujours une énigme, ou le champ des possibles, ou la clarté d'une lampe. Vers qui donc allons-nous ? La question restera posée. Ce qui compte, c'est d'aller vers. « Aller me suffit » disait René Char qui gardait l'inconnu allumé comme une lampe devant lui. Jean-Marc Sourdillon ne dit pas tout à fait la même chose : il va vers un « tu » et cherche à lui parler, et il éprouve la présence de l'autre à ses côtés. Il n'est pas irrémédiablement seul dans sa propre vie. Une chose est certaine : il y a quelque part (très près) des lumières et des sources ; et l'on écrit « en vue de naître », comme l'avait dit le titre d'un livre que Jean Marc Sourdillon avait publié aux éditions « L'arrière-pays » en 2017.

Et si durant sa propre vie chacun ne pouvait qu'*aller vers* ? Comme la rivière court dans son eau entre des bétons et des poutrelles ? Comme le temps nous bat aux poignets, le sang aux tempes, et comme la vie même nous est mesurée, pas à pas, ou d'un geste tendre et d'un regard l'autre, jusqu'au cœur à jamais secret de l'amour ? « Aller vers » ce n'est pas « fuir, là-bas, fuir », en direction des « oiseaux ivres ». Ce n'est que tracer ici-bas, vers autrui et parfois avec lui, son chemin, « entre sol et ciel ». Car c'est aussi brûler pour, penser à, se soucier de, *aimer* donc, en sachant que ce court

voyage, cette passerelle sur le vide, ce maigre chemin, le nôtre, est à tout jamais sans retour. « Une fois, une fois seulement », chaque chose, chaque instant, chaque être, écrivait Rilke ; n'est-ce pas à cela que tient la beauté : tant d'absolu pour tant d'éphémère, tant d'infini et de là-bas impossibles mobilisés, tant de mots pour une phrase si brève, tant de regards et de baisers pour cet amour qu'il faudra perdre et dont il ne fait aucun doute que la fragilité accroît le désir et la force ? *Aller vers*, oui, qu'on se le dise, c'est *brûler pour*, « sur le fil » de sa propre vie. On pourrait dire *s'entrechercher*, si existait ce verbe (Jean-Marc Sourdillon intitule une partie de son livre « Chercher qui me cherche »). Chacun pourra le vérifier : il y a dans ce livre de poèmes des mains qui sont une parole et des visages qui éclairent comme une lampe.

Jean-Michel Maulpoix